

Georges Froccia

La solution dite

Lacan jouit donc de dissoudre et de recommencer. Que fait-il disparaître, que supprime-t-il ? Dans quelle mesure cette dissolution est-elle une destruction, contient-elle de la destruction ? Ce que nous savons c'est que l'inconscient coupe hors sens et permet à Lacan d'effectuer une coupure qui révèle la jouissance. La jouissance révélée par l'interprétation. C'est pour tout cela qu'il s'agit de prôner haut et fort et sans complaisance la décision de dissoudre. C'est la jouissance dans l'acte chirurgical. Lacan peut couper, c'est qu'il est vivant. Jacadi.

Vous connaissez sans doute le jeu qui s'appelle *Jacadi*. *Jacadi* ce n'est pas la même chose que *jacadi a dit*. Si je vous dis « *Jacadi a dit grattez-vous le nez* » et que vous le faites, vous avez perdu. Même si la phonétique permet de l'écrire en un mot ou en trois mots, *Jacadi* est l'unique forme phonétique acceptée. C'est la clé de passe pour gagner, le seul accès à la victoire. La clé de la vérité c'est *Jacadi*, la seule vérité dans le jeu *Jacadi*. Dans un autre jeu, celui du *sujet barré*, *Jacadi* c'est l'inconscient.

Alors que je bataille toujours du côté de la destruction, qui me fait question depuis plusieurs années, *Jacadi* ordonne un rêve, *jacadi* un rêve. Voici le rêve qui a répondu à ma bataille.

Dans la campagne varoise de mon enfance, la maison familiale résonnait de la lumière et de la chaleur de l'été. Sur l'autre versant de la colline d'en face, rien ne pouvait se voir mais nous savions qu'un feu dévastateur arrivait. Des poignées d'hommes impuissants fuyaient. Tous ces pompiers dévalaient la colline comme des fourmis. À côté de cette débandade et dans cette campagne toujours rayonnante et épargnée, ma mère disait sereinement que cette fois nous n'allions pas y couper.

Fin de ce rêve dans ce paysage superbe baigné de quiétude. *Jacadi* : *Cette fois, nous n'allons pas y couper*. Nous, c'est ma mère et moi, deux représentations de moi. L'étymologie de cette expression m'apprend que je n'allai pas pouvoir séparer par le coup, par un coup, un coup de poing par exemple. Je rajoute qu'il n'y aurait pas de cou à couper, le cou entre la tête et le corps cette fois. Aucun coup et cou, cela signifie la même chose, c'est

qu'aucune déviation ou solution ne sont possibles. Impossible d'éviter l'anéantissement. Et en même temps, paradoxe... Tout était si beau, tellement vivant. *Jacadi*.

Alors je me suis souvenu d'une nouvelle de Marguerite Duras, qui s'appelle *Le boa*,¹ L'écrivaine, alors petite fille, se souvient qu'elle se rendait tous les dimanches au jardin botanique, elle allait voir le boa gober son poulet. Je lis :

« Quand on arrivait trop tard, on trouvait le boa déjà somnolant dans un lit de plume de poulet. Il n'y avait plus rien à voir, mais on savait ce qui s'était passé il y avait un instant, et chacun se tenait devant le boa, lourd de pensées. Cette paix après ce meurtre. Ce crime impeccable, consommé dans la neige tiède de ses plumes, sans trace de sang versé, sans remords. Cet ordre après la catastrophe, la paix dans la chambre du crime. »²

¹ Marguerite Duras, *Des journées entières dans les arbres*, Gallimard, 1954.

² *Ibidem*, page 100.

C'est ici que j'entends quelque chose de la jouissance, cette jouissance qui se situe dans le fantasme d'anéantissement, de destruction de l'autre et de soi. Jouissance que je repère dans mon rêve où ma mère morte dans la réalité me représente dans l'annonce de ma propre mort. Je me dis que je vais mourir à partir de la parole vivante de celle qui est déjà morte, c'est-à-dire de ma partie de moi qui l'est déjà, morte. Elle est morte dans la réalité et elle est vivante dans mon rêve. Je suis donc mort et je suis aussi vivant comme Marguerite Duras est bien vivante à regarder la digestion du serpent et morte déjà dans ce spectacle qui s'offre.

Du coup, écrivez du coup comme vous l'entendez, une question élargie s'impose : pour *fairAvec* sa propre mort faut-il obligatoirement *fairAvec* ce qui est du registre du fantasme de détruire et si cela ne suffit pas y a-t-il obligation d'une action destructrice ? Détruire un peu, beaucoup, définitivement autour, ou détruire en soi ? Les déclinaisons possibles de la destruction sont sans limites, vraisemblablement infinies. Sont-elles inévitables ?

Explorons cette idée de couper *dans tu n'y coupes pas*. Si *tu n'y coupes pas* un jour, ça veut dire que les autres fois tu peux y couper, tu coupes, tu trouves l'ouverture, tu trouves la solution. Bien évidemment, c'est l'inconscient qui trouve. Il dit et avec son dire, il répond.

C'est de cette réponse que Lacan nous informe Lorsqu'il écrit la lettre de dissolution de son école, *l'Ecole Freudienne*, le 5 janvier 1980, puis durant la séance du 15 janvier 1980 et le 10 juin 1980, lorsqu'il annonce le titre de ce dernier séminaire, *Dissolution*. Il affirme hautement et clairement qu'en cette décision de dissoudre, il ne peut s'agir que d'inconscient et en aucun cas de sens. Ce sens qui est à bannir du champ de la psychanalyse puisqu'il dirige toujours vers le registre de la hiérarchie et que la hiérarchie inévitablement oriente vers le religieux, c'est-à-dire la fermeture, le dogme, et vers leur aboutissement vérifiable au cours des temps, nous allons le voir, la destruction. C'est de cette direction que la psychanalyse doit se déporter. L'inconscient en cette occasion dit la solution, c'est la, *dis-la dissolution*. C'est le coup possible, le cou qu'il est possible de porter ou de couper parce qu'il est dit en même temps qu'un jour il ne sera pas possible de couper le cou ou de porter le coup. C'est la réponse de l'inconscient en train de travailler avec la jouissance. C'est de l'inséparable couple inconscient-jouissance dont il est question dans leur réponse numéro un, majoritaire, universelle, indéfiniment répé-

tée qui est celle au moins de dissoudre ou de défaire et au plus, dans de multiples cas de détruire, de faire disparaître, de supprimer. Inconscient-jouissance-destruction délimitent bien l'espace dans lequel je vais un peu plus cheminer.

UN ESPACE DE DESTRUCTION

L'humain détruit ce qu'il rencontre pour organiser ou réorganiser à sa manière. Freud ne se gêne pas pour définir l'histoire de l'humanité comme une succession d'assassinats, successions de petits meurtres répétitifs de l'autre. L'autre humain, l'autre faune, l'autre flore.

3 Dominique Méda, *La mystique de la croissance*, Flammarion, 2013.

Je suis allé chercher du côté de la sociologue, Dominique Méda, dans son dernier ouvrage, *la mystique de la croissance*³ pour étayer ma démonstration.

4 *Ibidem*, page 7.

Elle signale que face aux « mauvaises nouvelles sur l'état de notre planète qui s'accumulent et les prévisions de plus en plus sombres et inquiétantes »⁴, s'impose le travail de « dénouer les liens historiques et idéologiques qui se sont organisés entre croissance, progrès et démocratie pour étudier la genèse de notre croyance dans la croissance ».⁵

5 *Ibidem*, page 12.

6 *Ibidem*, page 40.

Elle développe une étude dynamique pour comprendre comment chaque discipline a créé « sa propre histoire avec ses propres mots sans que personne n'ait la capacité de vérifier la pertinence des hypothèses, des variables ou du modèle. »⁶ Croissance en tant que jouissance généralisée et exponentialisée à partir du XVIII^e siècle où a lieu une phénoménale focalisation sur la production. « Pourquoi une telle débauche d'énergie dans l'activité de mise en forme du monde ? »⁷ Pourquoi une telle démesure dans l'exploitation de la nature ?

7 *Ibidem*, page 45.

Pour répondre, Dominique Méda se tourne tout d'abord vers le contenu du verset 26 de Genèse 1 Je lis :

« Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre [...] Dieu créa l'homme et la femme [...] Et leur dit : Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et l'assujettissez ; et dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre. »

Elle pointe ainsi le christianisme comme à l'origine du passage de l'idée de l'homme inscrit dans la nature à un homme la dominant jusque dans l'hybris, jouissance sans limite considérée comme un crime chez les Grecs anciens. Destruction de la nature pour refaire le monde à son image. Succession de manières différentes de détruire.

Pour répondre, elle cite également Marx qui considère l'activité à produire comme la plus estimable, celle qui consiste à transformer, rendre utilisable.

Nous avons une réponse : Dissoudre et défaire contiennent de la destruction partielle et peuvent aboutir à la destruction effective totale. Cette destruction s'avère universelle et intemporelle. Elle s'impose au fil du temps en s'inscrivant jusque dans les discours dits scientifiques des économistes, des

sociologues et des politiques qui la légitiment.

Ce qui intéresse le psychanalyste, c'est que Dominique Méda cherche un autre discours pour produire une autre science. L'objectif est d'organiser une prospérité sans croissance c'est-à-dire sans destruction. Recherche d'un discours nouveau qui interroge les discours existants dans leur rapport à leur propre vérité. Qu'est ce qui est posé comme vérité dans le désir de vérité que contiennent ces discours ? On pense à Lacan qui recherche un signifiant nouveau et qui dissout de manière à ce qu'« [...] *une critique assidue* (de la pratique psychanalytique), *y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi. Objectif que je maintiens. C'est pourquoi je dissous.* »⁸

8 Jacques Lacan, *Dissolution*, 5 janvier 1980, site internet Gaogoa.

DISSOUDRE DIT-IL...

Continuons dans la direction de l'inconscient et de la jouissance qui font corps dans le corps. Il faut un corps pour jouir, un corps pour que se produise une tension, la tension-jouissance à tout prix. Pourquoi à tout prix ? Parce que, comme cela est joui dans le rêve, l'idée envahissante et omniprésente de la mort ne peut se vivre que par la mise en scène imaginaire ou effective d'une destruction sous une de ses multiples formes. Lacan l'exprime on ne peut plus clairement :

« Il est dommage qu'il faille se donner tant de peine pour des choses qui ont tant d'évidence. La dimension dont l'être parlant se distingue de l'animal, c'est assurément qu'il y a en lui cette béance par où il se perdrait, par où il lui serait permis d'opérer sur le ou les corps, que ce soit le sien ou celui de ses semblables, ou celui des animaux qui l'entourent, pour en faire surgir, à leur ou à son bénéfice, ce qui s'appelle à proprement parler la jouissance »⁹.

9 Jacques Lacan, *Je parle aux murs*, éditions du Seuil, 2011, pages 29-30.

La béance est le lieu où vient s'inscrire la jouissance obligatoire du corps. Et Lacan rajoute que cette jouissance est assujettie à l'instinct de mort, « [...] *Ce que lalangue peut faire de mieux, c'est de se démontrer au service de l'instinct de mort* »¹⁰. Cet instinct de mort qui comme tout instinct exige et se trouve à l'origine de la nécessité de produire du fantasme ou des actes qui auraient à voir avec la destruction. La clinique témoigne de multiples formes de destruction et de malaises qui ont à voir avec le rapport difficile entretenu avec l'instinct de mort.

10 Jacques Lacan, *Dissolution*, Le Séminaire de Caracas 12 15 juillet 1980, site internet Gaogoa.

Lacan avec *Dissolution* détruit-il ? Cette dissolution est-elle une destruction ? S'il en est ainsi, que détruit-il et comme le suggère Françoise Dolto se détruit-il ?

C'est le point qui inquiète Françoise Dolto et auquel Lacan répond. Il va répondre à Françoise Dolto deux fois, en premier par une lettre percutante où l'homme qui s'*embrouille*¹¹ est coincé dans le *malentendu*. Nous allons laisser de côté cette lettre pour aborder sa seconde réponse contenues dans son exposé du 15 avril 1980 et qui m'intéresse aujourd'hui. On lit ceci :

11 Jacques Lacan, Séminaire XXVII, *Dissolution*, lettre de dissolution, site internet Gaogoa.

« Elle, (Françoise Dolto), m'aime tellement qu'elle ne peut supporter que l'École soit dissoute, et pourquoi, je vous le donne en mille... Parce que l'École c'est moi ! C'est son axiome, alors forcément, dissoudre l'École serait m'annuler, moi, et c'est ce qu'elle ne veut pas. Il y a une paille, c'est que c'est moi qui dissous l'École. Ça ne s'arrête pas, et d'ailleurs, rien ne l'arrête, elle s'imaginer que je m'autodétruis, c'est pourquoi, conformément à son principe

philanthropique, elle vient à mon secours. Vous voyez comme cela se tient, c'est logique, cela se voit. Si c'était vrai, ça ferait de moi un type du genre de Socrate. Socrate l'a désirée, sa mort et obtenue de la main de ceux sur qui il avait répandu ses bienfaits. Ça ne lui a pas mal réussi puisque par sa mort, il est devenu exemplaire. Heureusement, je n'ai jamais dit l'École Freudienne c'est moi, j'aurais aussi bien pu dire que Madame Dolto c'est moi. Il y en a paraît-il qui le croient. Eh bien c'est une erreur, je ne m'identifie pas du tout à Françoise Dolto, et pas davantage à l'École Freudienne. Ce qui me justifie de m'atteler dare dare à construire la Cause, la Cause Freudienne. Ce qui en existe déjà suffit déjà à me dés identifier de l'École. »

Lacan jouit donc de dissoudre et de recommencer. Que fait-il disparaître, que supprime-t-il ? Dans quelle mesure cette dissolution est-elle une destruction, contient-elle de la destruction ? Ce que nous savons c'est que l'inconscient coupe hors sens et permet à Lacan d'effectuer une coupure qui révèle la jouissance. La jouissance révélée par l'interprétation. C'est pour tout cela qu'il s'agit de prôner haut et fort et sans complaisance la décision de dissoudre. C'est la jouissance dans l'acte chirurgical. Lacan peut couper, c'est qu'il est vivant. *Jacadi*.

ET LA MORT ALORS !

Détruire semble s'insinuer dans toute transformation, toute construction. Détruire c'est la manière de couper et couper c'est vivre, c'est jouir. C'est inévitable. En même temps couper c'est se rapprocher de l'impossibilité de couper, c'est faire surgir la possibilité de ne plus pouvoir couper. Lacan affirme que « *se situer dans la dimension de la jouissance pour le corps, c'est la dimension de la descente vers la mort* »¹². Passer sa vie à couper selon la trouvaille de l'inconscient de chacun, celle de Lacan étant de *fairAvec* la recherche psychanalytique, c'est pratiquer *la descente vers la mort*.

12 Jacques Lacan, *Je parle aux murs*, page 29.

J'écris toujours *fairAvec* en un seul mot et avec le A majuscule du *grand Autre* car c'est dans ce rapport au *grand Autre* que va se décider la voie du *fairAvec*. Le *Grand Autre* et la mort voici les deux partenaires avec lesquels le sujet barré doit *fairAvec*. Lacan l'explique clairement :

« IL y a du refoulé Toujours. C'est irréductible. Élaborer l'inconscient comme il se fait dans l'analyse, n'est rien qu'y produire ce trou. Freud lui-même, je le rappelle, en fait état. Cela me paraît confluenter pertinemment à la mort. À la mort que j'en identifie de ce que, comme le soleil dit l'autre, elle ne se peut regarder en face. Aussi pas plus que quiconque, je ne la regarde. Je fais ce que j'ai à faire, qui est de faire face au fait, frayé par Freud, de l'inconscient. Là-dedans, je suis seul. »¹³

13 Jacques Lacan, *Lettre pour la Cause Freudienne*, 23 octobre 1980. Site internet Gaogoa.

Nous entendons que Lacan jouit comme la majorité des humains, sautant de petites destructions en petites dissolutions pour faire avec ce trou. Ce qui en fin de compte et selon la théorie psychanalytique signifie reconnaissance et acceptation de la castration. Se déplacer avec sa Jouissance dans un lieu bordé par la castration. Castration reconnue et acceptée à partir de laquelle peut se déployer la raison d'être que Lacan écrit *la réson d'être*¹⁴.

14 Jacques Lacan, *Je parle aux murs*, page 108.

Approchons-nous d'une autre des voies que prend cette *réson d'être*. Tuomas Markunpoika est un designer finlandais qui carbonise les objets. En particulier un beau meuble en bois, un beau cabinet d'ébénisterie ouvragé et richement décoré nous dit-on dans un magazine de décoration. Tuomas maille

le meuble d'anneaux métalliques, c'est une seconde peau, celle qui va rester après que le feu ait consumé le meuble. Après le travail du feu reste uniquement le maillage de fer qui présente la découpe exacte de feu le cabinet. C'est ainsi que Tuomas exprime la fragilité de l'humain. Il souhaite faire du design une expérience métaphysique qui symbolise la mémoire déclinante et l'agonie des êtres, ici sa grand-mère atteinte d'Alzheimer. Il exprime l'effacement progressif de l'humain. Je cite encore le magazine de décoration.

Combien de créateurs exposent la destruction tout en exhibant l'œuvre qui n'est autre qu'une représentation de l'objet détruit, une autre représentation de l'objet, une autre vie du même objet. L'objet est mort et vivant en même temps, passé et présent. Ce spectacle enchante les spectateurs puisque les galeristes considèrent Tuomas comme le néo-prodige du jour, il est repéré par les plus grands musées et commissaires d'expositions. C'est un enchanteur dit – on encore. Il enchante car vraisemblablement il permet de retrouver le paradoxe du rêve, des rêves de chacun qui est d'être mort tout en restant vivant. *Jacadi*.

Une des façons de rester vivant c'est d'avoir de l'ambition. C'est ce que l'on apprend très tôt, dans la famille, à l'école, à la télévision. C'est quoi être ambitieux ? J'aime la proposition qu'en donne Jean Luc Godard dans son film *A bout de souffle*. La question est posée : « *Quelle est votre plus grande ambition dans votre vie ?* » Le personnage interrogé répond : « *Devenir immortel puis mourir.* »

Devenir immortel, une des manières de couper, à la manière de Socrate ou de Duras ou de Markunpoika et mourir ensuite puisqu'il est impossible d'y couper. La permission est terminée, je fais encore référence à *A bout de souffle* où il est dit *que nous sommes des morts en permission*. Certains n'en finissent pas de marchander l'allongement de cette permission. D'autres souhaitent la raccourcir. D'autres en font fi. À chacun de *fairAvec* son obligation de jouir.

Jacadi... Jacadi qu'en pensez-vous ?

Régis Dubuisson

Tout... Rien : une même injonction de jouissance

Au cœur de cette histoire, le mythe d'Icare pourrait trouver sa place. Mais dans cette course folle, cette ascension mégalomane à rejoindre une image élevée à l'absolu, Fabrice fera la douloureuse épreuve que s'y conformer et s'en approcher est impossible. Tout comme l'ascension héroïque d'Icare, cette course folle, se soldera par la chute et la radicale dissolution du sujet dans une jouissance mortifère. Seul un surhomme, un super héros des temps modernes, un Iron-Man donc, était en mesure d'approcher la mort de si près et de parvenir à en réchapper. Mais à quel prix ? Si nous pouvons repérer cette insistance chez de nombreux sujets de tenter d'inscrire quelque chose de leur être dans le symbolique en terme d'idéal, de performance, pour d'autres, il s'agit d'un véritable enlèvement dans la dimension imaginaire. Dimension à travers laquelle ils cherchent à se dépasser eux-mêmes et où, bien souvent, seule la mort peut venir mettre un terme à cette quête acharnée.

Il apparaît aujourd'hui évident que la production massive d'objets disparates de satisfaction, inscrit l'Homme du XXI^e siècle dans l'horizon d'un univers où le manque se présente comme saturable. Si l'on suit Charles Melman, « Ce n'est, de ce fait, plus une économie psychique centrée sur l'objet perdu et ses représentants qui est avalisée ; au contraire, c'est une économie psychique organisée par la présentation d'un objet désormais accessible et par l'accomplissement jusqu'à son terme de la jouissance »¹.

¹ Charles MELMAN, *L'Homme sans gravité, jouir à tout prix*, Paris, Editions Denoël, 2002, p.224.

Dans le même mouvement, nous assistons à l'émergence de nouveaux idéaux au cœur desquels la performance semble régner en position de norme collective. Érigée en valeur d'excellence sociale au cœur d'une pensée utilitariste, la performance exhorte à chacun d'entre nous d'être efficace et compétitif pour pouvoir se réaliser, s'accomplir pleinement.

Dans une culture et une politique du slogan, nous sommes au quotidien paradoxalement invités à nous révéler à nous-mêmes, à nous inventer même parfois, tout en étant bien conforme aux exigences de ces nouveaux idéaux. « Sois toi-même en étant fidèle et conforme aux idéaux du moment. » Quels sont les effets de ce type de discours ? Quel sujet peut-on en attendre ? Réifié, chosifié, réduit à un bien de consommation et d'échanges au même titre que les autres objets de satisfaction, c'est en tant qu'idéalisé, fétichisé comme image privilégiée que le sujet, ou devrais-je dire le

Moi, se trouve en mesure de participer du statut à quoi notre époque promeut l'objet².

Aujourd'hui, « construire son identité devient une exigence impérieuse à satisfaire soumise aux aléas des valeurs et idéaux du moment. La question d'être soi, de devenir soi, se pose aujourd'hui de façon instrumentale. L'identité domine l'interdiction ; la menace d'insuffisance domine la problématique du conflit, qui se trouve reléguée au second plan.³ »

Être réactif, motivé, performant, dynamique, en mesure d'évoluer, d'entreprendre et de mener à bien des projets, sont autant de valeurs imposées par les normes sociales en vigueur où les maillons faibles n'ont que très peu de place.

Dans ce nouveau paysage, plongé au cœur d'une « société du spectacle⁴ », l'Homme du XXI^e siècle se retrouverait ainsi écartelé entre deux absolus : se « réaliser » dans la toute-puissance d'un « Tout » ou s'effondrer dans l'impuissance d'un « Rien ».

C'est autour de la tension entre ces deux extrêmes, que mon propos tournera ce soir.

Pour débiter, je relaterai quelques éléments de l'histoire de celui que je prénommerai ici Fabrice, histoire ayant été le point de départ de ma réflexion et qui d'une certaine manière, illustre à elle seule, la non-dialectisation de ces extrêmes.

C'est dans les suites de sa tentative de suicide et dans le cadre de ma pratique hospitalière, que j'ai été amené à rencontrer Fabrice. Fabrice est âgé d'une trentaine d'années, célibataire sans enfant, cadre dans une grande administration.

Parallèlement à son activité professionnelle de manager, Fabrice se dit « hyper investi » dans le sport, et ce, depuis son plus jeune âge. Fabrice est triathlète amateur, il se soumet à un entraînement régulier et intensif, le conduisant à participer à une multitude de compétitions dont le célèbre Ironman. L'Ironman, dont la traduction littérale est *l'homme de fer*, est l'un des plus longs formats de triathlon consistant à enchaîner 3,8 km de natation, 180 km de cyclisme puis 42 km de course à pied. Avis aux amateurs.

Par ailleurs, Ironman, renverra peut-être certain, à ce super héros de bande dessinée américaine créé en 1963 par Stan Lee. Le corps de ce personnage de fiction est celui d'un homme « ordinaire » sans pouvoir surnaturel, rendu surpuissant par une cuirasse, une armure de haute technologie, conférant une force supérieure à celle d'un simple humain, permettant de voler à Mach 8, équipée d'une multitude d'armes et de capteurs, de système de soins, etc.

De la pure fiction pourrions nous dire. Mais à une époque du « tout est possible » le savoir scientifique et technologique a permis une fois de plus, à ce que la réalité rejoigne la fiction, puisque le Figaro dans un de ses articles

² Anne JURANVILLE, *La mélancolie et ses destins, Mélancolie et dépression*, Paris, In Press, 2005, 179p.

³ *Ibid.*, p.42.

⁴ Guy DEBORD, *La Société du spectacle*, Paris, Gallimard, 1992.

du 16 octobre 2013 nous apprenait que les troupes américaines pourront très prochainement compter dans leurs bataillons des « Iron Men ».

Cet écran technologique leur permettra d'être protégés de balles de gros calibres, de pouvoir porter des équipements beaucoup plus lourds, de géolocaliser l'ennemi et d'offrir un contrôle permanent de leurs signes vitaux. Tel est l'objectif des scientifiques qui travaillent actuellement sur un prototype de ce modèle mais qui ne pourra, cependant pas voler à Mach 8... pour le moment !

Mais revenons à Fabrice. Lorsque je le rencontre pour la première fois, malgré un physique des plus athlétique, le moins que l'on puisse dire c'est qu'il se retrouve aujourd'hui, bel et bien dépossédé de toute cuirasse. Il demeure assis devant moi, l'air accablé, recroquevillé, épaules tombantes, sans bouger, le regard fixe, il paraît absorbé dans la contemplation impuissante et résignée d'un monde en ruine. Fabrice s'exprime très lentement, à voix basse, par des bribes de phrases. Au milieu de ses nombreux silences et quelques soupirs, il revient constamment, avec difficultés certes, à un thème central : cette envie irrépressible de mourir qui se serait brutalement imposée à lui et qui ne le quitterait plus.

Un certain temps sera nécessaire à Fabrice pour pouvoir mettre en mots ce qui a fait événement dans une vie apparemment sans histoires, sans difficultés jusque-là, jusqu'à cet événement qui semble précisément avoir radicalement bouleversé sa vie. Tout semble s'être écroulé lors d'une réunion organisée à la hâte par sa direction qui souhaitait l'entendre sur ses mauvais chiffres du dernier semestre. Pourtant, Fabrice précisera n'avoir cessé de s'employer ces dernières années, à être toujours aussi efficace dans son travail, déclarant même se « doper » occasionnellement par des prises de cocaïne, comme la plupart de ses collègues, afin, je le cite : « de pouvoir toujours rester dans la course ».

C'est au cours de cette rencontre avec son comité de direction, que Fabrice déclarera s'être senti violemment humilié. « Ils m'ont mis plus bas que terre », « ils m'ont traité comme une merde », lancera-t-il. À sa grande surprise, il serait resté passif, sans voix, dans l'impossibilité de répondre à ces critiques pointant sévèrement ses failles, ses faiblesses, son incompétence professionnelle dans la gestion de gros dossiers.

Il s'attachera à préciser et repreciser son engagement et son souci constant, durant toutes ces années, à correspondre à l'image du « manager modèle ». Des défis, des challenges professionnels Fabrice en avait relevé plus d'un. C'est d'ailleurs ses valeurs sportives de dépassement de soi et son efficacité qui lui avaient valu, quelques années en arrière, l'obtention d'une promotion professionnelle. Lui « le sportif travailleur » qui a toujours su prendre des risques, s'imposer une cadence de travail régulière et exemplaire, avait même conduit sa direction à en faire, pour un temps, un modèle d'identification et de réussite.

Outre le fait, de s'être fait « leurrer » et « instrumentaliser », selon ses

propres termes, par toutes ces félicitations, primes et promotions qui n'ont eu de cesse, ces années durant, de le pousser continuellement à se surpasser, il y a plus difficile semble-t-il pour Fabrice. Il témoignera à plusieurs reprises du fait, que le plus insupportable, c'est qu'il doit aujourd'hui accepter de s'être lui-même trompé. Trompé, leurré dans cette croyance, illusion que ses nombreux challenges, efforts et sacrifices auraient pu venir lui garantir et lui assurer la possession d'une image sans faille.

Durant les deux – trois mois ayant précédé son passage à l'acte, Fabrice avait bien senti qu'il n'arrivait plus à suivre la cadence au plan professionnel. Absorbé par d'intensifs entraînements en vue de nouvelles compétitions sportives, il n'arrivait plus à être dans la course, à la hauteur des exigences qu'imposaient son rang et sa fonction. Fabrice a visiblement donc « mal géré » comme il le dira, mal géré ses ressources et ses investissements. Oubliant ou ignorant qu'il n'est facile pour personne de servir deux maîtres à la fois.

C'est donc précisément au cours de ce fameux staff de direction que s'imposera brutalement à Fabrice, la conviction qu'il devait à présent mourir. L'idée du suicide ne s'était, selon lui, jamais présentée auparavant. Bien au contraire me dira-t-il, « j'étais quelqu'un de combatif », « j'ai toujours voulu me battre, y arriver », « je n'ai jamais reculé devant la difficulté », « pour moi, tout était possible ».

Il expliquera que durant cette réunion particulièrement agitée, après avoir été submergé par un état de grande tension, mêlant colère et tristesse, il aurait alors subitement sombré dans ce qu'il nommera « un trou noir ». Je le cite : « Mon corps est devenu dur comme de la pierre » – pas étonnant pour un Iron Men pourrions nous dire – « mes muscles se sont contractés », « j'ai vraiment cru que j'allais exploser », « mais d'un coup je n'ai plus rien senti », « j'étais comme anesthésié », « je n'entendais plus rien », « j'ai été aspiré dans un trou noir », « je ne peux rien en dire d'autre ».

Le récit de ce « hors-temps » résistera ici à toute tentative de mise en forme langagière, de mise en représentation, constituant vraisemblablement l'indice d'un certain rapport à la jouissance. Par rupture des amarres symboliques, Fabrice semble ici avoir touché en l'espace d'un instant un lieu sans paroles, un point d'insupportable, un point de Réel.

Échec du principe de plaisir, pure expérience de jouissance dans son rapport proxémique à la Chose où le corps semble s'être radicalement éprouvé, expérimenté dans ce qui a été de l'ordre de « l'augmentation de tension, du forçage, de la dépense, voire de l'exploit⁵. »

Fabrice pense qu'aux prises avec cette jouissance déchaînée, il était d'une certaine manière, déjà mort. C'est dans ce retour de *l'au-delà du principe de plaisir*⁶, que Fabrice eu, selon lui, la conviction qu'il fallait en finir avec la vie. Conviction inébranlable qui ne le quittera plus. Il regagnera alors comme chaque soir son appartement, duquel il se défenestrera au petit matin.

⁵ Jacques LACAN, *Psychanalyse et Médecine*, Lettres de l'École Freudienne, n°1, 1967, p.46.

⁶ Sigmund FREUD, *Au-delà du principe de plaisir* in *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1981, 307p.

C'est polyfracturé, avec un pronostic vital engagé que Fabrice sera pris en charge par les urgences de son secteur et sera dirigé en unité de réanimation où il séjournera de longues semaines. C'est une attention et une vigilance de tous les instants qui auront mobilisé les différentes équipes des multiples services dans lesquels Fabrice aura transité. Ce dernier ayant à de multiples reprises et à la moindre occasion tenté de réitérer son geste. À la mort, il en réchappe de justesse mais quelque chose persiste, insiste. Fabrice ne semble pouvoir renoncer, un seul instant, à sortir de ce monde, à disparaître dans cet *Au-delà du principe de plaisir*, pris dans ce mécanisme compulsif orienté vers une jouissance du réel.

Tout en limitant, pour des raisons évidentes, les données biographiques concernant Fabrice nous retiendrons toutefois ceci : Enfant non désiré, d'une mère alcoolique et violente et d'un père l'ayant quitté trop tôt, emporté par une maladie alors qu'il était âgé de quelques mois seulement. Il se réfugiera dans le sport dès son plus jeune âge pour tenter de « survivre » et de se « construire » dira-il, et ainsi échapper à la violence maternelle. Ce qu'il ne pourra cependant éviter de « la folie maternelle », ce sont les multiples insultes et nombreuses dévalorisations en tout genre qui s'abattront régulièrement sur lui. « Tu n'es qu'un moins que rien », « une ordure comme ton père », « Tu ne sais rien faire de tes dix doigts », « tu finiras mal ».

Que s'est-il alors rejoué pour Fabrice lors de cette douloureuse réunion ?

Qu'est-ce que cette polyphonie de voix, a-t-elle convoqué chez lui ?

Est-ce le retour de la malédiction maternelle dans sa dimension prophétique qui le précipite dans ce passage à l'acte ? Passage à l'acte qui serait alors à entendre comme cette rupture brutale du cadre du fantasme qui expulse Fabrice hors de la scène.

Après avoir fait, d'une certaine manière objection à l'ordre du manque, pour tenter de se réaliser dans un « tout », en élevant une image au rang d'absolu ; Fabrice vient aujourd'hui témoigner de n'être plus rien. Il n'est plus ce qu'il était ! (ou ce qu'il pensait être !).

«Alors qu'il y a encore quelques mois, j'avais tout pour être heureux, où j'étais encore quelqu'un, aujourd'hui je ne suis plus rien » lancera-t-il. Un tel discours, ne nous incite-t-il pas à situer le raptus suicidaire de Fabrice dans une trajectoire mélancolique ? Je ne saurai apporter ici de réponse définitive. Après avoir passé seulement quelques semaines dans le service, Fabrice sera transféré dans un autre établissement hospitalier, et c'est ce qui viendra ponctuer nos quelques rencontres.

Toutefois, si l'on essaie de dégager quelques pistes de réflexion, il semble que ce soit dans cette tension entre fétiche et déchet que ce soit joué la demande de reconnaissance de Fabrice.

Dans le processus de spécularisation (qui définit le Moi selon une duplicité imaginaire et symbolique), Fabrice ne s'est-il pas figé radicalement sur l'élément leurrant de la perfection de l'image, et ce, au détriment du vide

qui la sous-tend en tant qu'image ? Privilégiant un Moi-objet au détriment d'un Je-sujet⁷. « Parce que je le vaux bien » nous dit le slogan publicitaire et nous aurions tort de ne pas le croire. N'y aurait-il pas ici rabattement du Moi-Idéal sur l'Idéal du Moi ?

⁷ Anne JURANVILLE, *La mélancolie et ses destins, Mélancolie et dépression*, Editions In Press, 2005, 179p.

Comme nous le savons, c'est sous la dépendance de l'Autre que se situe ce moment fondamental du « stade du miroir⁸ », véritable carrefour structural selon Lacan. La captation de l'image par l'infans se double, pourrions nous dire, d'une demande adressée à l'Autre afin que ce dernier puisse authentifier sa découverte en la nommant, afin qu'elle prenne consistance. C'est à partir de cet avènement, soumis à la loi du signifiant symbolique qui vient désigner le sujet et l'inscrire dans le champ du langage que le sujet est nommé et parlé. Dès lors, le positionnement dans la structuration imaginaire est dépendant de ce guide symbolique aux côtés duquel Lacan positionne l'Idéal du moi. Comme nous l'indique Roland Chemama dans l'un de ses articles⁹, une lecture lacanienne de Freud permet également de retrouver l'inscription de cette instance davantage du côté des signifiants que des images. En effet, Freud dans son texte de 1914, *Pour introduire le narcissisme*, nous dit que ce qui a incité le sujet à former l'Idéal du moi c'est « justement l'influence critique des parents telle qu'elle se transmet par leur voix¹⁰ ». C'est donc du lieu du regard de l'Autre que le sujet se reconnaît dans l'autre du miroir, et c'est par la voix de l'Autre que son nom est associé à cette image. La dimension symbolique évitant d'une certaine manière à ce que l'infans soit confiné au seul registre imaginaire. Alors, que s'est-il produit pour Fabrice à ce carrefour structural ?

⁸ Jacques LACAN, « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique », in *Écrits*, Paris, Le Seuil, coll. « Le Champ freudien », 1966, p.94.

⁹ Roland CHEMAMA, *Nouveaux idéaux, nouvelles servitudes*, « La Revue Lacanienne » n°2, octobre 2008, Les nouvelles servitudes, p.31-36.

¹⁰ Sigmund FREUD, « Pour introduire le narcissisme » (1914) in *La vie sexuelle*, P.U.F, Coll. Bibliothèque de psychanalyse, Paris, 1969, p.

Au cœur de cette histoire, le mythe d'Icare pourrait trouver sa place. Il pourrait alors fournir une métaphore illustrant assez fidèlement la trajectoire de Fabrice. C'est en suivant et en détournant, pour les besoins de l'exposé, le développement qu'en propose Jean-Pierre Chartier dans l'un de ses articles¹¹, je dirai que : Privé de « re-pères », confronté à la terreur et à violence des mots dès son plus jeune âge, Fabrice se devait d'inventer des stratégies de survie psychique, « j'ai dû me faire tout seul, m'inventer » dira-t-il. Ainsi, au travers de son engagement sans faille dans le domaine du sport, et l'importation de ses valeurs dans le champ universitaire puis professionnel, il s'appropriera de la cire et quelques plumes qui lui permettront d'échapper, pour un temps, à un milieu mortifère.

¹¹ Jean-Pierre CHARTIER, « Freud et les gens de banlieue » in *L'adolescence aujourd'hui*, 69-78, Érès, 2005.

Mais dans cette course folle, cette ascension mégalomane à rejoindre une image élevée à l'absolu, il fera la douloureuse épreuve que s'y conformer et s'en approcher est impossible. Tout comme l'ascension héroïque d'Icare, cette course folle, se soldera par la chute et la radicale dissolution du sujet dans une jouissance mortifère. Seul un surhomme, un super héros des temps modernes, un Iron-Man donc, était en mesure d'approcher la mort de si près et de parvenir à en réchapper. Mais à quel prix ?

Si nous pouvons repérer cette insistance chez de nombreux sujets de tenter d'inscrire quelque chose de leur être dans le symbolique en terme d'idéal, de performance, pour d'autres, il s'agit d'un véritable enlèvement dans la dimension imaginaire. Dimension à travers laquelle ils cherchent à se

dépasser eux-mêmes et où, bien souvent, seule la mort peut venir mettre un terme à cette quête acharnée.

L'histoire de Fabrice se trouve être à un carrefour où convergent de multiples histoires dans lesquelles d'autres sujets se retrouvent à bout de souffle, et qui ont même pour certains, cessé de questionner l'Autre, qui se disjoignent radicalement de l'Autre et qui s'engagent sans demi-mesure dans des conduites aux modalités d'expressions suicidaires multiples (intoxication poly-médicamenteuse, asphyxie aux gaz, arme à feu, pendaison, etc.) conduites pouvant les transporter sans escale vers la mort.

Il est évident que ces « agirs » configurent un « comportement » (s'inscrivant pour chacun dans des destins bien différents) et non une structure clinique. En effet, si ce type d'agir (ne recelant aucun sens précis) réalise une mise en suspens du sujet en le plaçant dans un dispositif qui l'annule, cela ne veut pas dire pour autant que tous les sujets s'effacent pour les mêmes raisons et dans les mêmes conditions.

Toutefois, cet appétit pour la mort qui anime beaucoup de patients, ne demande parfois aucun signe de l'Autre, ne s'adresse à personne, certains d'entre eux refusent catégoriquement d'entrer dans une quelconque dialectique avec l'Autre, ils ne souhaitent qu'une chose : sortir au plus vite de la scène du monde. C'est précisément là, où la Chose suicidaire questionne, interroge, mais aussi bouleverse les équipes hospitalières en charge de ces patients. Chacun semble ici renvoyé, à un moment ou un autre, à sa finitude mais aussi et surtout à sa propre folie pouvant s'exprimer dans le suicide. Il est d'ailleurs intéressant de repérer les implications transférentielles au sein des équipes, qui alternent bien souvent, là aussi, entre un « tout est possible » et un « rien n'est possible ».

Il y a quelque temps, une jeune interne, s'interrogeait au cours d'une réunion de synthèse au sujet d'un patient, qui avait perdu sa femme, quelques mois auparavant d'un cancer foudroyant, et qui venait tout juste de perdre son jeune fils dans un tragique accident de scooter. Admis pour tentative de suicide deux jours après le décès de son fils, il venait à nouveau de réitérer son geste, en pleine nuit dans le service, en se pendant avec l'un de ses draps aux barreaux de la fenêtre. C'est son voisin de chambre qui donnera l'alerte, la chute de la chaise et de la table de nuit l'ayant brutalement réveillé. Lors de cette synthèse donc, ce médecin s'interrogeait : « comment peut-on aider ce patient à se reconstruire, à réinvestir la vie alors qu'il ne souhaite qu'une chose c'est d'en finir précisément avec cette vie qui lui est devenue insupportable ? ». Comme nous le rappelle Jacques Lacan, « seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir.¹² »

¹² Jacques LACAN, Le séminaire, livre X, *L'angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p.209.

Ce que la clinique nous enseigne, parfois impitoyablement, c'est qu'il y a des cas où le désir semble vraiment éteint, où la vie ne semble vraiment plus pouvoir se vivre. Alors, même si le clinicien se doit d'essayer de rétablir de l'Autre au sein de la relation clinique, afin de permettre au sujet de tenter de « renoncer », de « revenir » de ce lieu de jouissance mortifère dans lequel il s'est abîmé, la question est de savoir si le sujet est toujours en mesure de

nous investir en place d'Autre dans le champ du transfert. Mais ça c'est encore une autre histoire...

Enfin, au point de jonction et d'articulation entre une clinique psychanalytique et « une clinique du social », nous pourrions peut-être, avec toute la prudence qui nous garderait à distance respectueuse de tout globalisme simplificateur, (qui ferait disparaître le sujet derrière un « phénomène »), nous demander si la trajectoire de Fabrice, bien que singulière dans sa radicalité, ne vient pas, d'une certaine manière, témoigner de ces nouvelles formes de servitudes qui découlent de notre culture de l'image, marquée toujours plus d'*idéarité*¹³?

Le sujet soumis aux exigences et « à la tyrannie de cet Autre insaisissable pouvant être incarné par les normes collectives érigées en idéaux – peut se retrouver « incertain », « sans gravité » balançant continuellement entre l'exaltation – croire correspondre aux images grandioses qui lui sont proposées dans le social (mannequin, star de la chanson, du sport, etc.) et la dépression – liée au sentiment d'être insuffisant – non performant – par rapport à ces modèles.¹⁴ »

C'est ainsi que le sujet se retrouverait davantage soumis aujourd'hui aux fluctuations d'une météo « maniaque-dépressive », pouvant se vivre « maniaquement » dans l'extrême de la toute-puissance de la conformité à un idéal ou dans l'extrême de l'impuissance, comme objet de nature consommable mais également jetable.

¹³ Janine CHASSEGUET-SMIR-GUEL, *La maladie d'idéarité*, Essai psychanalytique sur l'idéal du moi, L'Harmattan, Col. Emergences, 2000, 221p.

¹⁴ Anne JURANVILLE, *op. cit.*, p.137.